Sentir Paris : itinéraire méthodologique

Lucile Grésillon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/strates/404>

DOI : 10.4000/strates.404

ISSN : 1777-5442

Éditeur

Laboratoire Ladyss

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

ISSN : 0768-8067

Référence électronique

Lucile Grésillon, « Sentir Paris : itinéraire méthodologique », *Strates* [En ligne], 11 | 2004, mis en ligne le 14 janvier 2005, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/strates/404> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/strates.404>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

Tous droits réservés

Sentir Paris : itinéraire méthodologique

Lucile Grésillon

- 1 Malgré la place quotidienne qu'il tient dans le rapport de chaque individu aux espaces fréquentés et pratiqués, on sait peu de choses sur les conséquences géographiques de notre appréhension de la réalité¹ par le corps. Le sensible² n'intervient que marginalement dans l'approche géographique, et plus particulièrement l'odeur et l'odorat sur lesquels porte mon travail de doctorat, avec l'hypothèse qu'il est un élément constitutif du lien de l'individu avec l'espace. En effet, la dimension sensorielle (en dehors de la vision) du rapport des êtres humains au territoire me semble être la part manquante de l'étude des relations entre le milieu et la population humaine en géographie et ce, particulièrement pour la recherche en espace urbain³. Pourtant, la quête du bien-être individuel fondé sur « l'existence au temps présent » qui prône la conscience de se sentir vivre, à chaque instant, à travers les sensations véhiculées par le corps et les émotions, donc à travers l'expérience géographique de notre « être au monde » n'a jamais été aussi répandue. Penser aux récents succès littéraires qui placent le présent comme l'indispensable toile de fond des « plaisirs minuscules » (Deleury, 1997), comme socle philosophique (Pol-Droit, 2001) ou comme outil de développement personnel (Tolle, 2002). La composition sensible de la ville serait donc à même de prendre de l'importance.
- 2 De plus, le monde urbain a une portée symbolique et spatiale de plus en plus importante alors que la volonté de le fuir est toujours aussi vigoureuse : pourquoi la ville est-elle la mal-aimée ?⁴ L'absence d'intérêt portée à la qualité du sensible dans l'espace urbain est-il un facteur explicatif ? Quelle est la part du plaisir sensoriel dans le degré d'investissement dans un lieu ? En quoi le développement de la sensorialité dépend-t-il des caractéristiques bio-physiques du lieu ? Se servir de ses sens est-il un indice du bien-être que l'on éprouve dans un endroit ? Existe-t-il une relation entre la sensorialité⁵ épanouie à l'intérieur de l'habitat et celle développée à l'extérieur ? Le mot habitat est à prendre au sens de territoire premier. « La racine d'habiter est *habere* (avoir). Le passage par l'intermédiaire de la forme fréquentative *habitare* marque bien

que le lieu où l'on s'est établi est celui où l'on vit, où l'on est habituellement, [...] ; qui colle à la peau comme l'habit : nulle part l'avoir n'est aussi proche de l'être que quand on parle du lieu où l'on vit » (Morfaux, 1999, p. 229). L'habitat est le milieu « qui colle à la peau comme un habit », « habiter » c'est donc être en contact tactile et sensoriel avec son habitat, le vivre pleinement avec ses sens. Je fais l'hypothèse que c'est le territoire où l'exigence en termes de bien-être et de qualité du sensible est la plus forte. Il est habité avec le plus de conscience, et le plus de conscience dans ses qualités sensibles. Enfin, existe-t-il des implications géographiques de la dimension sensible de la ville ?

- 3 Pour pouvoir traiter des rapports entre odeurs et odorat d'une part, espaces géographiques, lieux et milieux urbains (Cf. encadré 1), d'autre part, un élément de physiologie : mon nez, est un outil fondamental de recherche. Cet appendice me permet de qualifier et de quantifier les odeurs présentes dans un espace à un instant donné. Afin de parfaire cet instrument, j'ai suivi une formation « d'évaluation sensorielle » à l'Isipca⁶. La première partie de cette formation fut consacrée à l'apprentissage des différentes catégories d'odeurs. Pour l'identification et la quantification d'odeurs sur site, la méthode utilisée est celle proposée par la norme Afnor NF X-43103 de juin 1996. L'identification des odeurs se fait à partir de la « roue des arômes » de cette norme. Cet enseignement, en dehors de son aspect technique, m'a fait prendre conscience de la spécificité⁷ du sens de l'odorat, au niveau cognitif et neurologique, chez l'être humain. En effet, relier un arôme de la classification à une odeur ressentie se fait grâce à la mémorisation du souvenir personnel qui y a été attaché. Ce biais est nécessaire car aucun individu n'a les mêmes récepteurs olfactifs, aucune sensation olfactive provenant de la même molécule n'est comparable chez deux personnes. Par exemple, je reconnais la senteur de la classe odorante des « sylvés » grâce à la réminiscence d'une vieille église romane rongée par le salpêtre. Je peux maintenant vous certifier que ces molécules sont présentes dans certains méandres poussiéreux de couloirs de métro. Apprendre à mesurer l'intensité d'une odeur à l'aide d'un étalon de 1 à 5 m'est apparu autrement plus délicat. Les résultats me sont apparus relever d'une très forte subjectivité. Entre les différentes personnes du groupe de formation, les mesures souffraient d'un grand éclectisme. Cette méthode m'a donc paru peu au point, ce qui explique que je ne l'ai pas utilisée. La deuxième partie de l'enseignement était composée par du terrain : il s'agissait de faire la carte des odeurs ressenties dans chacun de mes sites de recherche, par deux fois (février et mai 2000).
- 4 L'ensemble du groupe et la formatrice m'ont accompagnée lors de ces sorties, le nombre de quatre experts en « évaluation sensorielle » permettant aux mesures d'être considérées comme scientifiques. J'ai donc, par la suite, mis à profit mon nez à chaque sortie de « terrain ». Par exemple, lors des enquêtes dans le métro, je note à l'arrivée les tonalités de l'ambiance olfactive, les changements ressentis après le freinage un peu plus brutal de certains trains. Lorsque je pénètre dans un logement pour un entretien, j'explore olfactivement l'habitat. Certaines conditions sont nécessaires au bon fonctionnement de mon instrument : une bonne santé (un rhume le rend inapte), l'éloignement du dernier repas (son efficacité est maximum dans un état d'appétit) et l'absence de parasite olfactif (pas question de se parfumer). J'ai pu observer depuis cette formation une augmentation de ma sensibilité olfactive voire l'installation d'une hypersensibilité : l'anosmie volontaire m'est de plus en plus difficile et mes humeurs se laissent mener par le bout du nez. Voilà un des nombreux dangers de la recherche...

- 5 Pour examiner les différents pistes de réflexion, j'ai privilégié l'exploration de la relation au sensible, et tout particulièrement à l'odeur, des citadins dans deux sortes d'espace habité : le premier est l'habitat au sens de *domus*⁸, le deuxième le domaine d'usage public que l'urbain est amené à fréquenter de manière régulière. J'ai réalisé des entretiens chez les habitants, dans leur milieu de vie, et effectué des enquêtes dans les endroits de passage. Dans ces entretiens, mon attention a porté sur l'ensemble des espaces habités du *domus*, son dedans et son dehors. Les premiers habitants rencontrés m'ont paru faire une différence, en termes d'implication corporelle, d'exigence en termes de sensible et de bien-être, entre leurs espaces domestiques (où ils se considèrent comme « chez eux » et qui correspondent à un certain espace privé, dans le sens d'usage ouvert à un nombre réduit de personnes), et les espaces à usage public (ouverts à tous). C'est la raison pour laquelle, j'ai choisi d'étudier ces deux sortes d'endroit. Pour ma part, ces deux types d'espace me permettent une comparaison du déploiement de la sensorialité dans les lieux et milieux afin de saisir la part des liens affectifs, l'importance des caractéristiques sensibles et l'influence des qualités biophysiques de l'habitat primordial.
- 6 J'ai donc rencontré 75 personnes dans leurs espaces d'habiter de trois petits quartiers de Paris⁹ se différenciant essentiellement par la forme et la structure de leur bâti et les composants de leur environnement (végétation, qualité de l'air, paysage).
- 7 Situé au sud de la Butte aux Cailles dans le XIII^e arrondissement, le quartier des Peupliers est formé de plusieurs lotissements de pavillons construits au début du XX^e siècle dans la mouvance des courants hygiénistes et du catholicisme social (Cf. encadré 2). Prévues à l'origine pour les ouvriers spécialisés des chemins de fer, les maisonnettes du quartier des Peupliers sont aujourd'hui propriétés de cadres intellectuels et libéraux. Le volume, la forme et les matériaux de construction ainsi que la présence de jardins confèrent à ce quartier une allure campagnarde, malgré l'importante circulation qui le traverse. Car, depuis le réaménagement de l'avenue d'Italie (1998), la rue des Peupliers, puis celle du Moulin des Près, sont utilisées comme voies pénétrantes dans Paris à partir du périphérique. Un lotissement se différencie des autres par sa configuration : le square des Peupliers est construit autour d'une voie circulaire intérieure, en retrait du réseau viaire alentour. Cet espace clos forme un milieu de vie très particulier par la prolifération délibérée de végétation et par son fonctionnement relationnel¹⁰.
- 8 Datant de la fin des années 70, l'ensemble collectif de la place Pinel est composé de trois groupes de bâtiments organisés autour d'un jardin de plan et d'espèces élémentaires (conformes à toutes les végétations plantées dans les « espaces verts » de tous les grands ensembles répondant aux injonctions d'économie d'achat et d'entretien). Son entrée principale donne sur la place Pinel, ancien centre de village des « deux moulins » annexé par Paris en 1861, passé dont témoignent certains immeubles de style « faubourg » disposés en arc-de-cercle. Les personnes qui logent dans cette résidence exercent en majorité des professions intermédiaires, la proportion de retraités au revenu modeste est importante. La place Pinel est en retrait par rapport aux grandes voies de transit du XIII^e arrondissement qui l'enserrent : les boulevards de l'Hôpital et Vincent Auriol.
- 9 Au centre de Paris, rive gauche, la rue Lagrange est une courte percée haussmannienne qui relie la porte d'Italie au cœur de la capitale. Elle est donc très prisée par les automobilistes et le lieu de fréquents encombrements : la pollution y est importante¹¹.

Les immeubles qui la bordent sont de style haussmannien et leurs logements appartiennent à des cadres intellectuels et libéraux. Cette rue comporte très peu de végétation sur l'espace public et sur les balcons, elle longe toutefois en son extrémité le square Viviani avant de déboucher sur la Seine.

- 10 Les espaces d'usage public choisis comme sites d'enquêtes sont au nombre de trois : le jardin des Plantes, les couloirs et les quais du RER à Châtelet-les-Halles et le magasin de la chaîne « Nature et découvertes » au centre Italie 2. Ce sont des endroits parisiens très connotés olfactivement : l'opinion commune affirme qu'un jardin embaume, que le métro « ça pue » et ce sont les premiers entretiens qui m'ont révélé l'importance des magasins NATURE et découvertes, comme lieu de plaisir olfactif en ville. Généralement, un jardin est fréquenté par désir ou par salubrité¹². On y vient donc pour le « bon air » et pour ses qualités sensibles : la présence de verdure, le calme, l'espace... à l'origine de stimulations sensorielles perçues comme agréables. Une personne mal-voyante m'a conseillé le jardin des Plantes pour la qualité et la quantité de ses odeurs. De plus, ce lieu est proche des sites d'habitat « Pinel » et « Lagrange », j'ai donc pu questionner les occupants sur leur fréquentation de cet espace. Il possède, en outre, un zoo émetteur d'effluves aussi exotiques que prégnantes. À l'opposé, l'espace souterrain de la station RER Châtelet-les-Halles est fréquenté par obligation. Des explications scientifiques, mais surtout fantaisistes, courent sur l'origine des émanations¹³. La RATP, consciente du problème, mesure le phénomène en attendant de trouver une solution efficace¹⁴. D'ailleurs, le questionnement du lien entre bien-être sensible et appropriation des lieux provient de mes attentes journalières sur les quais de cette station. Prendre un espace de transit comme terrain est apparu a posteriori judicieux pour le sujet d'étude : l'usager est dans un espace-temps d'attente qui le fragilise psychologiquement et exacerbe sa réceptivité aux messages sensoriels. Au contraire, l'odeur des magasins NATURE et découvertes est attractive et forme un élément de base de la stratégie de marketing du magasin. En effet, la plupart des produits sont odorants ou odoriférants et les senteurs réparties régulièrement dans les officines sont des constituants principaux de l'atmosphère qui se veut sereine. Le magasin du centre Italie 2 s'est trouvé le plus pertinent pour des enquêtes car à proximité de deux quartiers d'habitat étudiés « Pinel » et « Peupliers » : les entretiens ont pu comporter des questions sur l'usage de ce magasin permettant des croisements avec les sondages faits dans le magasin NATURE et découvertes auprès des clients.
- 11 Par le travail exposé ici, mon intention est d'opter pour une micro-géographie du quotidien en réintroduisant la sensibilité dans les liens de l'être humain avec l'espace et de participer au renouvellement des études du rapport de l'homme avec son milieu¹⁵.

BIBLIOGRAPHIE

Berque A., 1986, *Le sauvage et l'artifice. Les japonais face à la nature*, Paris, Gallimard.

Bonnefois B., Triquet V., 1999, « Les odeurs de la ville », *Villes en parallèle*, 28-29 : 129-139.

- Brunet R., Ferras R., Thery H., 1992, *Les mots de la géographie*, Paris, Reclus - la Documentation française.
- Delerm, 1997, *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, L'Arpenteur.
- Dulau R., Pitte J.-R., 1998, *La géographie des odeurs*, L'Harmattan.
- Holley A., 1999, *L'éloge de l'olfaction*, Odile Jacob.
- Jollivet M., N. Eizner (dir.), 1996, *L'Europe et ses campagnes*, Paris, Presse des Sciences Po.
- Mathieu N., 1996, « Rural et urbain, unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter », p. 187-205, in M. Jollivet, N. Eizner (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, Paris, Presse des Sciences Po.
- Mathieu N., 1990, « La notion de rural et les rapports villes-campagnes en France : des années 50 aux années 80 » *Économie Rurale*, no 197, mai-juin 1990.
- Mayeur J.-M., 1968, *L'abbé Lemire, 1853-1928*, Casterman, Paris.
- Morfaux, 1999, *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Paris, Armand Colin.
- Pinchemel G. et P., 1988, *La face de la terre*, Paris, Colin.
- Pol-Droit, 2001, *101 Expériences de philosophie quotidienne*, Odile Jacob.
- Revue *Les Habitations à Bon Marché*, Paris, 1914.
- Roux M., 1999, *Géographie et Complexité. Les espaces de la nostalgie*, Ouverture philosophique, Montréal, L'Harmattan.
- Salomon Cavin J., 2002, *Représentations anti-urbaines dans l'aménagement du territoire en Suisse - La ville : la perpétuelle mal-aimée ?* Thèse de doctorat, École Polytechnique Fédérale de Lausanne, section Architecture, Lausanne EPFL, 257 p.
- Tolle E., 2002, *Mettre en pratique le pouvoir du moment présent*, Ariane.

ANNEXES

Encadré 1 : Espace, lieu, milieu : concepts et hypothèses

Par hypothèse, je considère que les notions d'espace, de lieu et milieu géographique se différencient en fonction d'un gradient de conscience dans l'habiter (corrélé à une exigence croissante en matière de sensible). Car il existe des différences d'intensité dans l'habiter du point de vue de l'habitant. Habiter un endroit, c'est s'investir par rapport à lui de différentes manières (culturellement, sensoriellement et affectivement) et avec plus ou moins d'intensité. Je fais l'hypothèse que l'habitat est l'espace qui est investi le plus pleinement. L'habitant peut s'investir sensoriellement, affectivement dans plusieurs espaces, habiter dans des temporalités différentes. Les espaces habités peuvent être inhabitables, plus ou moins consciemment et « heureusement » habités.

L'habiter du milieu de vie de l'habitant (le logement au sens strict et l'espace autour qu'il s'est approprié) semble toutefois primordial : il serait à même de conditionner l'habiter des autres endroits. Comment se distinguent les concepts d'espace, de lieu et de milieu géographique en matière d'habiter et donc de sensibilité ? Tout d'abord, l'espace (de *spatium*, « qui inclue l'idée d'un pas [...] à rapprocher du *Choré* grec [...]», avec

l'idée de vide, de place au sens de 'il y a de la place' » (Brunet, Ferras, Thery, 1992, p. 179) délimite une étendue aux limites floues, à l'identité imprécise et sans caractéristique sensible. Le sujet considère qu'il est vide de sens(-ible), il constitue le degré zéro de l'habiter. Ensuite, le lieu est « un point, mais un point singulier, identifiable et identifié, distinct des autres [...] » (*op. cit.*, p. 298). À la différence de l'espace, le lieu a une identité propre pour le sujet. Pour exemple, le centre de Paris est un espace, la place Saint-Michel dans le V^e arrondissement est un lieu. Le lieu a des limites précises : il est représenté clairement sur une carte et c'est la vue qui permet de faire le lien entre le lieu et sa représentation.

L'individu cherche à identifier le lieu, mais non à connaître ses propriétés. Il n'utilise donc dans ce lieu que les sens qui lui sont nécessaires à la mobilité, à l'orientation et à la reconnaissance : c'est la vision qui permet cela en faisant le lien entre la carte et la réalité. Dans un lieu, le sujet met donc le corps entre parenthèses : c'est un endroit où les dimensions sensibles, en dehors de la vision, ne sont pas saisies consciemment. Le lieu est un endroit médiant dans l'intensité d'habiter (il n'y a pas d'investissement au niveau sensoriel). Enfin, le milieu est « l'ensemble des êtres et des phénomènes (naturels et culturels) présents et associés en un lieu et autour de lui, qui forme le milieu de ce lieu » (Morfaux, 1999, p. 217). Comme l'affirment G. et P. Pinchemel, « le milieu géographique est considéré comme résultant du 'double processus' de la mise en espace de la surface de la terre et de la transformation des milieux naturels par les hommes » (Pinchemel, 1988, p. 354). « Le milieu est à la fois naturel et culturel... à la fois subjectif et objectif... à la fois collectif et individuel » (Berque, 1986). Il y a l'idée de totalité et de complétude dans milieu, qu'il n'y a ni dans espace, ni dans lieu, et qui convient bien à la notion d'habiter.

Comme développée ci-dessus, mon hypothèse est qu'un milieu de vie est habité pleinement (dans toutes ses dimensions sensorielles, affectives, culturelles et bio-physiques) quand il l'est avec bonheur, que ses composantes sensibles sont appréciées et favorables au bien-être, qu'il « colle heureusement à la peau ». Le milieu de vie est l'endroit qui est le plus habité, au sens où l'implication corporelle est la plus forte et où il y a une expérience spatiale intime consciente. Toutefois, certaines personnes peuvent vivre aussi intensément des endroits distincts de leur habitat, et d'autres, ne l'habiter que très peu. Le milieu géographique est l'endroit où l'intensité de l'habiter est la plus forte. Par exemple, le quai de RER B, direction Saint-Rémy-les-Chevreuse, est un lieu pour un individu qui « ferme » son corps aux messages sensoriels et un milieu pour une personne qui se laisse affecter par eux.

Encadré 2

Par exemple, l'abbé Lemire, député du Nord, qui fonde le 21 octobre 1896 la « Ligue Française du coin de terre et du foyer », se propose « d'étudier, de propager et de réaliser, par les moyens en son pouvoir, toutes les mesures propres à établir la famille sur la base naturelle et divine qui est la possession de la terre et du foyer ». Mais aussi « d'assurer la jouissance permanente et autant que possible la propriété d'un coin de terre à cultiver et d'une habitation convenable pour toute famille honnête » (compte-rendu du Congrès Démocrate-Chrétien de Lyon, cité par J-M. Mayeur, 1968). L'abbé et ses apôtres voient, dans le jardin ouvrier, un remède aux maux de l'industrialisation et un complément du « travail servile » ainsi que la satisfaction de jouir directement du

fruit de leurs efforts améliorant leur ordinaire. La terre doit aussi permettre le « plein épanouissement physique, intellectuel et moral de l'homme » (Phrase de l'abbé Birot au Congrès des Jardins ouvriers de 1909, cité par J-M. Mayeur, *op. cit.*). Son rôle moral, comme celui de la maisonnette, devient de plus en plus évident aux yeux de leurs protagonistes. Jules Siegfried, figure importante de l'histoire du logement social, l'écrira explicitement : « Que de bons moments on peut passer dans son jardin à cultiver fleurs et fruits en famille, soit le dimanche, soit pendant les matinées ou les soirées d'été, et que d'économies on réalise certainement en ne connaissant plus le chemin du café ou du débit » (revue *Les Habitations à Bon Marché*, 1914).

Planche 1 : Habiter le dedans et le dehors dans Paris : une question de sensible ? Étude dans trois sites d'habitat de morphologie urbaine distincte

1. Un lotissement de maisons individuelles avec jardinet, datant du début du siècle, construit autour d'une voie piétonne circulaire, dans la vallée de la Bièvre (XIII^e arrondissement) appelé « Square des Peupliers »

Le square des Peupliers

À l'orée du Square, on est enchanté par la perspective : ruelle pavée surmontée d'une allée de végétation, pavillons coquets en enfilade, morceaux de ciel. Les pavés obligent à la lenteur, le stress s'envole et le corps s'ouvre. Beaucoup d'odeurs au cours de la promenade : le miellé du tröen, le jasminé du lilas et de la glycine, une vague terpénique : une maison en travaux, quelques remugles « verts » et « moisis » dans le coin nord humide. On y frissonne. Des relents « aminés », les matous du square marquent leur territoire. À la sortie, c'est l'air plein de la rue du Moulin des Près qui nous assaille et le bruit de la circulation... on les avait oubliés.

D'après la visite « d'évaluation sensorielle » du 19 avril 2000 entre 16h05 et 16h25 : temps couvert, présence de vent, température autour de 15°C.

2. Un ensemble d'habitat collectif, bâti dans les années soixante-dix dans le cadre de la politique de rénovation, autour d'un jardin intérieur, et donnant sur la place Pinel (XIII^e arrondissement)

La place Pinel

Le boulevard Vincent Auriol est rapidement longé, les gaz d'échappement rendent l'inspiration désagréable. L'arrivée sur la place Pinel détend. L'air est moins saturé et l'on se surprend à respirer plus amplement. Des senteurs culinaires le long des petits immeubles « faubourg » : le « grillé » du poulet rôti, le « cuit » de la soufflerie de la boulangerie... devant l'immeuble du « sept », une nappe phénolée : les abords du Leader Price viennent d'être nettoyés. L'eau du caniveau vieille de quelques jours s'ajoute aux relents « moisissus » d'un soupirail... odeurs de fond de cave qui intriguent, surtout à proximité d'une tour des années soixante-dix. La trace « jasminée » d'une automobile vient la masquer temporairement. Une effluve « rosée » s'échappe de chez le coiffeur... Puis, le vent se lève et balaye toute odeur. Seuls subsistent quelques parfums fleuris et boisés de l'étalage du fleuriste, mélodie interrompue à l'approche du boulevard.

D'après la visite « d'évaluation sensorielle » du 19 avril 2000 entre 16h45 et 17h00 : temps couvert, absence de vent, température autour de 15°C.

3. Des îlots haussmanniens, construits lors de la percée de la rue Lagrange, entre la place Maubert et la Seine, débouchant sur le square René Viviani (V^e arrondissement)

La rue Lagrange

Un fond odorant empli de poussière et de restes « jasminés » des gaz d'échappement, chaque voiture qui passe renouvelle cette tonalité et surajoute à l'impression de plein. Pas de vent aujourd'hui, l'air est immobile. Un souffle de « grillé » de la brasserie au coin du boulevard Saint Germain, des relents d'égouts atténués par l'étal de la petite superette, le « vert » domine alors : du fenouil et des oignons... Quelques remontées terreuses des jardinières s'immiscent dans l'air saturé. Une vague épaisse de « cuit » et de « caramel » s'installe un instant : l'aération de la pâtisserie. On traverse la rue du Fouarre et on longe le square Viviani. Des remugles « moisissés » et « aminés » sortent de l'entrée souterraine du parking. Du jardin s'épandent des odeurs « vertes » des plantes fraîchement plantées et du buis taillé. La proximité des quais de Seine s'impose au nez, l'odeur âpre de la combustion règne.

D'après le visite « d'évaluation sensorielle » du 19 avril 2000 entre 12h05 et 12h20 : temps couvert, vent très léger, température autour de 12°C.

NOTES

1. La réalité est l'apparaître du réel auquel nous pouvons accéder grâce à nos sens. La réalité est l'ensemble des choses qui existent, le « monde » au sens phénoménologique de Merleau-Ponty. Cette réalité n'existe pas en dehors de l'homme. Pour qu'elle existe, il faut qu'il y ait un désir d'être et que cette appréhension du monde soit exprimée.

2. Le sensible au sens passif est ce qui peut être perçu par les sens. Au sens actif, il qualifie la faculté à éprouver des sensations, du plaisir et de la douleur ou des émotions et des sentiments. J'utilise le terme sensible seulement dans son acception passive par souci de clarté.

3. Un ouvrage de géographie traite tout particulièrement des odeurs : La géographie des odeurs (Dulau, Pitte, 1998) dans lequel j'ai écrit un article issu de mon mémoire de

maîtrise « Le Paris qui sent : les odeurs du quartier de la Huchette » (p. 179-207).

Quelques articles concernent l'odeur comme objet qualifiant l'espace urbain, mais nullement l'odorat comme médiateur corporel entre l'individu et l'espace. Pourtant, l'appréhension de la réalité urbaine par les sens est importante puisque « l'habitude de vivre en milieu urbain, renforcée par l'agression réelle ou imaginée, accentue les sensations ou les annihile » (Bonnefois, Triquet, 1999, p. 28-29 et 129-139).

4.« [...] à partir des années 70, [...]. Une idéologie anti-ville se développe [...]. La ville est toujours pensée comme un milieu technique, artificialisé, comme le nœud de réseaux matériels. Mais tous les attributs de cette technicité, de cette modernité sont devenus négatifs [...]. la ville est le lieu du mal vivre, des temps de transports importants, de la crise de l'emploi, de la mendicité renaissante. », N. Mathieu, « Rural et urbain, unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter », p. 187-205 (Jollivet et Eizner, 1996). Voir également Mathieu (1990), et Salomon Cavin (2002).

5.La sensibilité est la fonction psycho-physiologique par laquelle le sujet éprouve soit des sensations représentatives ou affectives soit des impressions de plaisir et de douleur. Parmi les sensibilités que l'on distingue, celle qui m'intéresse est la sensibilité extéroceptive, tournée vers le monde extérieur qui recueille les sensations du dehors. Je choisis de la distinguer de la faculté d'éprouver des émotions ou des sentiments qui est plus communément désignée sous le terme d'affectivité. La sensibilité est donc notre relation au monde par le mode des sens. La sensorialité est l'ensemble des caractéristiques de la sensibilité.

6.Institut supérieur international du parfum, de la cosmétique et de l'aromatique, localisé à Versailles (78). Cette formation et mon travail de recherche ont été financés grâce à deux appels d'offre : « Des Paysages pour la Ville de Demain » (1999) et « Vivre la Ville au Naturel » (nous avons travaillé dans le cadre d'une équipe interdisciplinaire copilotée par Nathalie Blanc, Wandrille Hucy et Nicole Mathieu du Ladyss, laboratoire Cnrs-universités qui regroupe des géographes, des sociologues, des biogéographes, des physiciens).

7.Voir l'ouvrage très complet sur la physiologie de l'olfaction d'André Holley : L'éloge de l'olfaction, Odile Jacob, 1999. Je bénéficie, depuis cette formation, de précieuses explications et de riches échanges sur le sujet de la neurophysiologie de l'olfaction avec le professeur Mac Leod, spécialiste en neurologie sensorielle de l'École pratique des hautes études.

8.Le domus comprend les espaces de l'habitat extérieur et intérieur, ce que l'habitant considère et pratique comme étant « chez lui ». Se reporter, pour les différents degrés et nuances de l'habiter, à la communication au colloque « Espaces Domestiques » du 17-20 septembre 2002 organisé par B. Collignon et J.-F. Staszak (Université Paris 1) : « Habiter le dedans et le dehors : la maison ou l'Eden rêvé et recréé » présentée par N. Mathieu et al., du Ladyss. Ce texte est publié chapitre IV de ce numéro.

9.Cf. Planche 1. Entretiens effectués dans le cadre des appels d'offre évoqués note 6.

10.Cf. dans l'article « Habiter le dedans et le dehors en ville » de ce numéro, la planche 3 réalisée par L. Grésillon.

11.Dans l'article de L'Express « Les rues les plus polluées de Paris » paru le 22 juin 2000, la rue Lagrange est signifiée par un trait qualifié par la légende d'« axe très pollué » (pollution supérieure à 70 microgrammes par mètre cube de dioxyde d'azote).

12.Pour les enfants, l'idée répandue est qu'il faut qu'ils soient « dehors » dans le « bon air de la campagne » et, à défaut, dans celui des jardins, mouvant leurs corps... Ce sont des considérations reliqua de l'hygiénisme.

13. Lors de mes enquêtes sur le quai du RER B direction Saint-Rémy-les-Chevreuse, un individu m'a affirmé que l'odeur de « soufre » de l'atmosphère provenait de l'ancien cimetière des innocents : des poches de gaz de décomposition provenant des vieux cadavres auraient été percées pour construire les tunnels du RER. Après vérification, il s'est avéré que l'odeur d'hydroxyde de soufre est le résultat d'une réaction de la roche (du gypse), dans laquelle a été creusé la station Châtelet-les-Halles, avec le gaz carbonique et l'humidité rejetés par la respiration des usagers. Cette origine « perpétuelle » ne présage pas une résolution évidente de la puanteur de l'endroit.

14. Devant les odeurs récurrentes des stations de métro et de RER dont les origines sont diverses (absence de toilettes, manque d'aération, freinage des trains, huile des escaliers mécaniques, réaction de la roche...), la RATP a décidé d'installer de nouveaux dispositifs d'aération qui sont à l'étude et d'embaumer son domaine. Une solution, adoptée en 1999, est l'injection de parfum dans les cires appliquées sur les sols après nettoyage, qui a pour nom Madeleine et qui a été conçu par la société Kouest. Mais cette initiative ne donne pas totalement satisfaction : les sols n'étant pas assez propres lors de l'application de la cire, la quantité utilisée insuffisante, cette fragrance de muguet n'apporte pas l'effet de fraîcheur escompté (les usagers ne remarquent que très exceptionnellement sa présence).

15. « [Une] géographie cordiale et existentielle [qui] permet non pas un simple repérage de l'homme dans l'étendue objective, mais un ancrage transcendant de l'être au monde » (Roux, 1999, p. 150).

RÉSUMÉS

L'auteur s'intéresse au sensible en ville et plus particulièrement à l'odeur comme élément constitutif du lien entre l'individu et les lieux parisiens. Le monde urbain a une portée symbolique et spatiale grandissante, pourtant la volonté de le fuir est toujours aussi vigoureuse : pourquoi la ville est-elle mal-aimée ? L'absence d'intérêt donné à la qualité du sensible dans l'espace urbain est-elle un facteur explicatif ? Existe-t-il des implications géographiques de la dimension sensible de la ville ? L'outil fondamental de cette recherche est un élément de la physiologie de l'auteur : son nez. Elle a donc mis à profit son nez à chaque sortie de « terrain ». Grâce à des enquêtes et des entretiens, la relation au sensible des citoyens a été explorée dans deux sortes de lieux habités : l'habitat et le domaine public que l'urbain est amené à fréquenter de manière régulière (jardin, couloirs et quais de métro et RER, magasin).

Although urban spaces have taken on increasing symbolic as well as social importance, the desire to leave the city is still very strong. Why do we dislike the city? Can we relate this phenomenon to a lack of interest in our sensorial perception of the city? Does this perception carry geographical implications? The main tool of this research is an element of the author's anatomy: her nose, whose possibilities have been explored during all her field studies. Thanks to surveys and enquiries, the city-dweller's relationship to his senses (and above all his smell) has been investigated in two different types of inhabited spaces: private spaces and a selection of public places that city-dwellers use on a regular basis (parks, shops, train platforms and passages).

INDEX

Index géographique : Paris

Mots-clés : Ville

AUTEUR

LUCILE GRÉSILLON

Géographe, doctorante, Ladyss, université de Paris 1, lucile.gresillon@libertysurf.fr